

A skier in a red and white outfit is shown in a dynamic, low-angle shot, descending a steep, snowy slope. The skier is wearing a red jacket, white pants, and a red helmet with a white stripe. They are holding ski poles and are in a crouched position, suggesting a high-speed or technical descent. The background is a deep, dark blue sky, creating a high-contrast scene. The skier's shadow is cast on the snow, and there is a spray of snow behind them, indicating movement and speed.

**PATRICK  
VALLENÇANT**

**SKI  
EXTRÊME**

**FLAMMARION**

15/16

Patrick VALLENÇANT  
en collaboration avec Michel Ballestrin

DANS LA MÊME SÉRIE :

## SKI EXTRÊME

16°V

13755

FLAMMARION

DANS LA MÊME SÉRIE :

René Desmaison :

La Montagne à mains nues.

342 heures dans les Grandes Jorasses.

Dougal Haston :

En hauts lieux.

Christian Mollier :

Everest 74 : le rendez-vous du ciel.

R. Paragot et L. Bérardini :

Vingt ans de cordée.

Yannick Seigneur :

A la conquête de l'impossible.

Patrick VALLENÇANT  
en collaboration avec Michel Ballerini

*A mon ami Albert PASCUAL*

# SKI EXTRÊME

*ma plénitude*

© Flammarion 1974  
FLAMMARION

DL-11-12-1979-33527

en collaboration avec Michel Ballestrin

DANS LA MÊME SÉRIE :

René Demarec :

La montagne à ski

342 heures dans les Alpes

Douglas Maclean :

De hauts lieux

Christian Mollat :

États 74 : le sud-ouest de la France

R. Paragot et L. Nègre :

Vingt ans de cordée

Yannick Saignes :

À la conquête de l'impossible

© Flammarion, 1979.  
Printed in France  
ISBN 2-08-065033-5

*A mon ami Albert PASCUAL*

*La terre et la neige*

La place se lit sous le double signe de la terre et de la neige.

Au fil des ans, j'ai découvert l'importance qu'elles ont eue et qu'elles ont dans ma vie. Si je n'étais pas été skieur, peut-être aurais-je été paysan — et je l'aurais été avec la même passion, avec la même ardeur et la même volonté que le mets à skier. En dehors de la montagne, de la glace et du rocher, quand je parle de belles choses, j'évoque volontiers des champs et des champs.

Champs de terre, champs de neige.

J'aime un champ cultivé à l'égal d'un champ de neige, et le petit m'émeuvent autant de labour rectiligne de paysan que de sillons sinués de vent skis. Tous deux témoignent d'un même amour.

01-31-67-1979-53527

A non and Albert PASCUAL



© Flammarion, 1972.  
Printed in France  
ISBN 2-04-02911-2

## La terre et la neige

Je place ce livre sous le double signe de la terre et de la neige.

Au fil des ans, j'ai compris l'importance qu'elles ont eue et qu'elles ont dans ma vie. Si je n'avais pas été skieur, peut-être aurais-je été paysan — et je l'aurais été avec la même passion, avec la même ardeur et la même volonté que je mets à skier. En dehors de la montagne, de la glace et du rocher, quand je parle de belles choses, j'évoque volontiers des chevaux ou des champs.

Champs de terre, champs de neige...

J'aime un champ cultivé à l'égal d'un champ de neige, et je peux m'émouvoir autant du labour rectiligne du paysan que du sillon sinueux de mes skis. Tous deux témoignent d'un même amour.



Dans le Lyon de mon enfance, la nature avait pris pour moi le visage de quatre arbres, des quatre arbres rabougris de la petite place située devant l'immeuble où nous habitons. Pauvres arbres, prisonniers de la ville, dérisoire caricature de forêt, mais qui prenait à mes yeux de gamin l'allure de la nature tout entière. Monde immense, plein de mystère et dont je surveillais, au printemps, les manifestations étranges : les premiers bourgeons, les premières feuilles.

C'est aussi là que j'ai connu ma première neige, mystérieusement venue d'ailleurs, impalpable dans sa fragilité de flocon. Une image précise demeure en moi quand je me revois sur le trottoir de la rue Boileau, essayant de happer ces merveilleux flocons.

La neige, c'était la fête, parce que la neige, c'était d'abord Noël. Noël sans neige n'était pas vraiment Noël, quelque chose n'allait pas. Fêtes sans neige, fêtes incomplètes. Comme pour tous les gosses, ces notions se confondaient dans mon esprit. Sans avoir jamais été en montagne, sans savoir ce qu'était le ski, la neige avait déjà pour moi une valeur considérable. Dans ma tête de petit enfant, pleine d'un monde imaginaire et d'incertitudes, elle déposait ses images de rêve et de pureté.

Plus tard, sur les monts blanchis du Lyonnais, j'ai fait quelques courtes glissades à ski. Vague souvenir sans émotion particulière. J'avais neuf ans.

Un jour, cependant, je me suis retrouvé avec des skis, mes skis. Je n'en ai pas bien compris immédiatement l'utilité mais, de façon assez obscure, j'en ai saisi toute l'importance. Sans attendre, je les ai essayés... dans la cuisine de ma grand-mère. Quelques jours plus tard, nous sommes partis pour un petit village de Maurienne, Saint-Alban-d'Hurtière. Mon père avait passé son enfance dans cette région

et nous logions dans une ferme appartenant à des amis.

Quelque peu livré à moi-même, j'ai continué mes glissades sur les pentes situées au-dessus de l'église et sur celles de Saint-Pierre-de-Belleville. Devant la ferme, passait une route qui montait depuis l'église. Le long de cette route, un pré en pente partait d'un hangar et aboutissait au grillage d'un poulailler. Je partais du hangar et je me laissais glisser, tout droit. Ne sachant pas tourner, j'atterrissais systématiquement dans le poulailler... Las de me flanquer le nez dans le grillage, j'ai fini par faire mon premier virage. D'autres ont suivi, et d'autres devaient suivre encore, des milliers d'autres...

Le dernier jour de ces vacances, avec les jeunes du village, plus âgés et surtout plus expérimentés que moi, je suis descendu à Epierre. La neige collait sous mes skis, j'étais fou de rage de ne pouvoir aller aussi vite qu'eux. Sur cette rage se sont terminés mes premiers pas sur la neige. Pendant plusieurs années, je n'ai plus eu de contact avec elle que de façon sporadique.

J'ignorais alors que ma vie serait consacrée au ski.

Aujourd'hui, je perçois mieux la valeur de la neige. Durant toute mon enfance, la neige a été un jeu. Elle l'est encore, mais elle est plus que cela. Cette matière si belle, ces flocons, ces cristaux si fragiles impliquent nécessairement la notion de pureté — symbole aussi vieux que l'humanité. Quand la neige est poudreuse, profonde, légère, quand je file dans la pente et que le jeu de mes skis et de la vitesse soulève cette matière pulvérulente et froide en tourbillons éphémères, quand la neige passe par-dessus ma tête, m'éclabousse le visage, m'aveugle et me suffoque, dans ces moments si rares, si merveilleux, j'éprouve la sensation de pénétrer dans un monde vierge, de participer de l'élément, de faire corps avec

la terre et le ciel dans leur manifestation la plus belle, la plus pure, véritable jouissance physique autant qu'intellectuelle qui me donne une dimension presque cosmique, parce que cette jouissance est communication, communion avec les éléments, intégration au cœur même de la nature.

Des êtres et des choses liés à la terre jalonnent ma vie, images fugitives où se mêlent l'odeur du foin, des étables, de la terre après l'orage, la fatigue des travaux des champs ou des vendanges, l'assurance de ceux qui connaissent le rythme des saisons et les caprices du temps — souvenirs où se croisent les visages de quelques hommes attachés à la terre, comme les arbres qu'ils entretiennent avec tant d'amour, et la sensation d'approcher ce qui fait l'une des richesses de l'homme : sa capacité à percevoir la nature où il vit, les odeurs, les bruits, la beauté ou la dureté qui en émane, le lent travail des éléments et la conscience d'être à sa place dans ce monde.

Toutes les vacances de mon enfance sont liées à la terre, terre de Ceyras, dans le Languedoc, où mon grand-père vigneron avait une ferme. C'étaient la vigne, la rivière sur laquelle je construisais des radeaux avec les petits copains du village, c'étaient les escapades dans les forêts de roseaux où nous construisions nos villages d'Indiens, c'étaient les anguilles que nous cherchions sous les pierres.

Ce grand-père était une force de la nature, personnage tout droit sorti d'un roman de Victor Hugo, de taille moyenne, pesant ses cent kilos, avec des bras comme des cuisses, toujours pieds nus dans ses vignes ou sur les routes, vêtu comme l'as de pique et coiffé d'une casquette à carreaux qui semblait vissée sur sa tête. Une photo dit tout de lui, où il pose avec un cochon sous un bras et ses deux filles sous l'autre.

Avant d'être vigneron, il avait fait tous les métiers du monde, et écrivait à ma mère des lettres... en alexandrins. Son mulet récalcitrant, il le faisait avancer en soulevant l'avant de la bête par ses pattes antérieures et en lui donnant des coups de tête dans le sternum! Petite cuillère en poche, nous allions avec lui manger des melons dans son jardin, le long de la Lergue. Un jour de vendanges, la charrette, où étaient entassées les comportes chargées du raisin déjà foulé destiné au pressoir, a versé dans le fossé. Mon cousin Jacques et moi, qui étions assis sur les comportes, nous nous sommes retrouvés ensevelis sous des quintaux de raisin. Quand nous en avons émergé, le grand-père, à la manière de Jean Valjean, poussait du dos sa charrette et la remettait sur le chemin dans un effort inouï.

Plus tard, il y eut la ferme de Saint-Alban-d'Hurtière, la fermière vigoureuse et très gentille qu'on appelait la Naine, pour une raison que j'ai toujours ignorée, l'eau qu'il fallait aller chercher à la fontaine, dans des seaux où trempait toujours une louche, le spectacle de la Naine faisant elle-même son beurre dans la barrate et, surtout, ces immenses bols de lait que nous buvions tous les matins.

Plus tard encore, il y eut la ferme du parrain de Marie-Jo, en Bretagne. Après mon cross matinal, je prenais la fourche et j'allais dans les champs, je faisais les foins, je m'occupais des animaux.

Plus près de moi, il y a Jean-Paul, dans une ferme de Notre-Dame-du-Pré, près de Moutiers, sur ce petit plateau où j'ai fait les foins et qui prend à l'automne des couleurs magnifiques. Râblé, très fort, calme, silencieux, Jean-Paul est à mes yeux l'image humaine de la terre, l'équilibre parfait de l'homme qui a surmonté ses difficultés personnelles et trouvé la place qui lui convenait — homme de la terre,

dont les profondes racines me fascinent, image des vrais paysans à la force tranquille, préoccupés par le blé qui mûrit, par les cabris qui doivent venir et dont tout l'univers est dans leurs mains fortes qui pétrissent leur vie de vieille terre.

La terre, ce sont aussi les vendanges, à Sion dans le Valais, l'ambiance de terroir que j'aimais tant, les roux et les ocres de l'automne, le visage de Victorien, cet homme si simple à la cinquantaine d'années dont l'accent était tellement prononcé que j'ai eu du mal à le comprendre le premier jour. Le premier jour! Je portais les brantes chargées d'une cinquantaine de kilos de raisins — j'aimais cet effort physique dans les coteaux — et j'avais soif. J'ai demandé de l'eau, mais Victorien, avec malice, m'a donné un petit vin léger : « Il ne peut pas te faire de mal. » Et moi, innocent qui ne connaissais pas le fendant, qui l'ai bu sans méfiance comme de l'eau et qui, un peu plus tard, voulais cacher ma cuite monumentale à la famille de Victorien, elle aussi écroulée, mais de rire!

Je me souviens du dernier jour, de la fête qui suivit, dans la vigne même, la dernière grappe coupée, des préparatifs discrets de la mère de Victorien, femme de quatre-vingts ans montée dans sa vigne pour la fin des vendanges et qui avait apporté de quoi faire une raclette. Elle s'occupait du feu de sarments près duquel chauffait une grande plaque d'ardoise. Toute la vie de famille, tous les ancêtres étaient réunis dans cette journée-là, dans cette joie d'en avoir fini, dans les rires, dans tout le vin que nous avons bu, dans les danses rythmées par l'harmonica, dans cette frange de vie qui sentait si bon le terroir.

Au printemps 1976, à la suite d'un accident au pilier de Choranche, je me suis trouvé dans l'impossibilité de faire de la montagne. A la recherche d'activités de

remplacement, j'ai perçu la terre de deux autres manières.

J'avais déjà découvert le kayak avec plaisir. Grâce à une équipe de Lyon, j'ai pu en faire plus souvent. Avec une seule jambe valide, et des connaissances techniques tout à fait primaires, j'ai fait la descente des gorges du Verdon, qui comporte des passages délicats, même en eau peu profonde, puis l'intégrale des gorges du Guil et de l'Ubaye. Suivre un cours d'eau, c'est une autre façon de découvrir la terre. On aborde celle-ci directement, selon le tracé d'un relief dessiné au cours des millénaires. J'aime cette approche, cette eau qui vient de loin, qui porte en elle la puissance redoutable du temps et qui a parfois mis la roche à nu. J'aime, en kayak ou en montagne, les cañons, les gorges, les passages étroits et encaissés où la terre apparaît dans toute sa splendide épaisseur.

A la même époque, pour maintenir mon entraînement, je complétais le kayak par le vélo, pratiquant l'un le matin et l'autre l'après-midi. Je me suis mis à aimer le vélo avec passion. Un soir, je suis arrivé au col de la Cayolle complètement épuisé, livide. L'eau froide du torrent où je m'étais baigné le matin et l'effort de la montée avaient anéanti mes forces. Marie-Jo, qui me précédait en voiture, m'avait heureusement attendu au col. Après m'être rassasié, j'ai plongé vers Barcelonnette. J'allais connaître un autre visage de la terre.

La nuit tombait. Le ciel était lourd d'un orage qui lâchait déjà ses éclairs à peu de distance. Le fracas du tonnerre ne faisait qu'accentuer le poids du silence. L'air était chargé de la menace de cet orage qui ne tarderait pas à éclater sur moi. Seul avec ma machine, je filais dans la pente envahie par l'ombre, je pédalais de toutes mes forces, comme pour gagner l'orage de vitesse et pour prendre sur la nuit le droit

de descendre encore. Je ne découvrais plus la route qu'au fur et à mesure de ma descente, je ne voyais plus que les parties luisantes de mon vélo et je forçais sans cesse l'allure dans la lumière qui sombrait, heureux, profondément heureux de ma rencontre avec la nuit de l'orage.

La terre ne se livre bien que par l'effort.

J'ai conscience du manque que représente la terre dans ma vie. Les mains de Jean-Paul, avec la force qui en émane, sont celles que j'aimerais avoir, comme j'aurais aimé avoir une ferme. Mais il fallait choisir, et le retour en arrière n'est plus possible. Trop de choses enrichissantes par ailleurs sont intervenues, trop d'activités, de discussions, trop d'idées dont j'ai maintenant besoin. Si j'avais une ferme, il ne serait évidemment plus question de ski, de montagne et de film. Partage difficile, mais non exclusif ni absolu : mes descentes dans la neige, mon métier me maintiennent près de la terre. C'est une autre manière d'en vivre.

La vie d'un homme? Ce n'est pas une suite d'événements. C'est la confrontation d'expériences, c'est la rencontre avec des personnes — femme ou amis — qui nous transforment et nous bâtissent, ce sont enfin quelques temps forts, qui sont des aboutissements autant que des nouveaux départs, c'est un caractère qui se forme et un système de conceptions et d'idées qui prend corps.

Telle est la matière de ce livre.

Car celui-ci n'est pas, pour l'essentiel, le récit linéaire de ma vie. Ce n'en est qu'une portion, prise dans son ensemble. Pour la chronologie, une liste de dates, d'événements et de

lieux peut suffire. On la trouvera en fin de volume. Mais ces lieux, ces dates, ces circonstances n'ont guère d'importance en eux-mêmes.

Bien sûr, l'exploit physique est le plus visible, le plus spectaculaire, le plus susceptible d'une narration, mais les mobiles plus ou moins évidents, les raisons plus ou moins secrètes ou avouées importent autant que cet exploit. C'est là que l'aventure humaine prend sa véritable dimension. La raideur de la pente n'est que la partie visible de mes descentes ; ma joie en est la substance essentielle.

J'ai voulu voir clair en moi-même et dire sans détour ce qui m'a conduit là-haut, mon cheminement intérieur, car les mobiles ont changé au fil des glaciers, des faces et des couloirs. Je parlerai bien sûr de la pente mais aussi de ce que j'y ai trouvé. Les plus difficiles de mes descentes ont été autant d'étapes dont je perçois maintenant la portée, la signification, la valeur. Elles m'ont aidé à vivre et les mots m'aideront à en extraire la substance.

C'est là que j'ai appris à skier. Rapidement, j'ai acquis une assez bonne technique et j'ai pris de plus en plus goût au ski. Mais celui-ci avait surtout un autre avantage : mes parents, décédés lui aussi, progressaient comme moi. Je trouvais là le moyen inconscient de lui échapper. Le ski me faisait sentir un parfum de liberté troublant. Vers quinze ans, il était devenu une véritable passion.

Guy était un jeune garçon de la station, perché de la région. Il avait une façon extraordinaire de se faufiler entre les piquets des skieurs et ses deux exceptions faisaient l'admiration de tous. Par quel hasard ses traces se croisaient-elles ? Je ne sais, mais nous sommes devenus en 1952





## L'initiation

### *Moniteur et guide*

Six ans après mes premiers virages de Saint-Alban-d'Hurtière, mon père a fait construire un petit chalet dans la station du Planolet, en Chartreuse.

C'est là que j'ai appris à skier. Rapidement, j'ai acquis une assez bonne technique et j'ai pris de plus en plus goût au ski. Mais celui-ci avait surtout un autre avantage : mon père, débutant lui aussi, progressait moins vite que moi. Je trouvais là le moyen inconscient de lui échapper. Le ski me faisait sentir un parfum de liberté troublant. Vers quinze ans, il était devenu une véritable passion.

Guy était un jeune garçon de la station, espoir de la région. Il avait une façon extraordinaire de se faufiler entre les piquets des slaloms et ses dons exceptionnels faisaient l'admiration de tous. Par quel hasard nos traces se sont-elles croisées? Je ne sais, mais nous sommes devenus amis. Guy

m'a beaucoup appris. Il skiait beaucoup mieux que moi et, pour le suivre, il a fallu que je fasse des progrès. Mais Guy restera pour moi celui qui m'a ouvert les portes d'un autre monde.

« Viens, nous allons faire les Terres Brûlées.

— Les Terres Brûlées?

— C'est une balade, de l'autre côté des pistes. Je les ai déjà faites avec mon frère. »

En haut du télési, nous sommes partis à l'opposé des pistes, hors pistes. Ces mots sonnaient étrangement en moi. Auparavant, j'en ignorais jusqu'à l'existence. Des pentes couvertes de poudreuse s'étendaient devant nous. J'abordais un autre univers. Univers fascinant de solitude — nous étions seuls — mais non sans danger : dans ces Terres Brûlées, au nom déjà si redoutable, Guy m'avait dit qu'il faudrait faire attention aux crevasses. Dans notre imagination, sans doute étions-nous sur quelque glacier de haute montagne. Nous ne savions pas qu'il s'agissait seulement de fractures dans le calcaire et qu'elles ne présentaient pas de danger du fait qu'elles étaient comblées et recouvertes par la neige.

Euphorie de la descente dans la poudreuse, sensation profonde d'être libéré de toute contrainte, bien-être de l'harmonie avec le monde — impressions marquantes que je porte aujourd'hui comme des stigmates et que je cherche toujours à retrouver.

A l'orée de la forêt, nous avons croisé des traces de bêtes. Dans la famille de Guy, tout le monde était chasseur et Guy lui-même avait une certaine connaissance de la vie des animaux sauvages. Il m'a expliqué ces traces, m'a dit d'où elles venaient, où elles allaient et son sens de la forêt m'a fait participer un peu à cette vie mystérieuse.

Plus bas, nous avons skié au milieu des arbres et sauté sur des bosses pour attraper les branches les plus basses — et ces sauts sont aujourd'hui l'image des rares instants de bonheur que j'ai connus dans mon enfance.

Dix-huit ans : l'année du bac, mais je pars en cours de scolarité. La montagne m'apparaît comme la seule solution.

La solution, j'ai cru la trouver dans un engagement pour trois ans à l'Ecole militaire de haute montagne. Bien entendu, pour cause d'inadaptation, on m'a libéré avant mon temps — deux ans de service, six mois de prison —, mais à force de resquiller, à force de fausses permissions et de partir toutes les semaines en stations, j'ai réussi à devenir un bon skieur.

Juste avant d'abandonner l'uniforme, j'ai obtenu mon diplôme de capacitaire. Pour la première fois sans doute, j'ai eu le sentiment de réussir quelque chose, même si c'était peu.

J'avais déjà fait la connaissance de Marie-Jo. Elle était très bonne skieuse et nous sommes partis ensemble enseigner le ski en Suisse allemande. Nous n'avons pas fait la fin de la saison. Rentrés aux Menuires, nous tirions le diable par la queue.

Pendant plusieurs années, nous avons vécu en bâtons de chaise, travaillant l'hiver en station à Val-d'Isère, aux Menuires. En 1969, je réussis l'examen de moniteur auxiliaire, en tête de liste. Je n'étais pas dupe de la valeur de ce classement, mais il m'était agréable, à l'époque, d'avoir le sentiment d'être enfin reconnu. Tant de doutes pesaient encore sur moi que ce résultat avait au moins l'avantage de me situer vis-à-vis des autres. Dans ma difficulté de contact, il établissait un rapport qui, pour froid, numérique et impersonnel qu'il fût, affirmait une certaine capacité.

Notre vie ressemble alors à la vie très classique des moniteurs de ski.

Pas tout à fait cependant : une orientation se dessine. Je découvre peu à peu le ski de montagne, les randonnées à peaux de phoque et je me dirige de plus en plus loin des pistes. Aux Menuires, je fais mes premières descentes de petits couloirs, dans des pentes assez raides où il n'était pas habituel de skier. Cela me mènera à la face de la Grande Casse et à celle de la Tour Ronde.

À l'automne 1971, je m'installe aux Arcs, dont le directeur veut développer le ski hors piste. L'hiver de la même année, je m'inscris au stage de l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme pour le diplôme de moniteur national. Stage qui va m'être funeste.

Dans mon groupe régnait une certaine émulation, un esprit de compétition qui avait l'allure d'un jeu et un côté très sympathique. Un jour, aux Houches, une épreuve se déroule dans un champ de bosses. L'idée me vient tout à coup de sauter d'un bond toutes ces bosses. En prenant mon envol sur la première d'entre elles, je dois pouvoir passer. Haut dans la pente, dans un mur très raide, je prends mon élan. À ma droite, un télési, sur lequel remonte un stagiaire.

Je file en position groupée, mon allure augmente rapidement et c'est alors, en pleine vitesse, que ce stagiaire me crie : « Fais pas le con ! » Ces mots m'ébranlent, rompent ma concentration, j'hésite une fraction de seconde, je me redresse un peu, très légèrement — mais il est trop tard. Déjà, j'arrive sur le champ de bosses, je ne peux plus freiner et je me remets vite en position de vitesse. La première bosse : je décolle dessus, je monte assez haut, je crois passer toutes les bosses, mais non. Cet instant d'hésitation, ce léger redressement m'ont fait perdre un

peu de vitesse, pas beaucoup, mais juste ce qui m'a manqué.

La chute a été très violente. Dans la contre-pente de la dernière bosse, j'ai littéralement éclaté. Si j'étais arrivé à trois ou quatre kilomètres/heure plus vite, je passais. Dans ma chute, mes carres, très affûtées, m'ont coupé la main gauche. La vue de ma main qui pendait a frappé mon imagination. J'ai cru immédiatement que cette main était définitivement perdue et qu'elle m'obligerait à renoncer au ski, à l'alpinisme, à la montagne. Mon premier accident grave de ski — car il y en aura d'autres, hélas — me portait un rude coup.

J'obtiendrai pourtant mon diplôme et, à l'hôpital de Chamonix, où l'on avait réussi à récupérer ma main, je réagis sainement.

Je voulais poursuivre à tout prix ma découverte de la montagne, accroître mon expérience et — déjà — être le plus souvent possible en montagne.

Au mois de mars, l'occasion se présente d'accompagner un guide qui organise une traversée des Alpes avec des clients, et je la saisis. Tout n'ira pas sans heurt ni tension. Ce guide ne voyait dans cette entreprise que le gain financier. Malheureusement (pour lui), la clientèle était rare. J'ai fini par le quitter et j'ai continué, seul ou avec Marie-Jo.

Si ce raid fut humainement un échec, techniquement il m'a beaucoup apporté. J'ai découvert bien des étapes importantes de cette grande classique, et j'ai fait l'expérience des randonnées d'une certaine envergure. Il y eut des incidents sans gravité, mais enrichissants, et des moments fabuleux, comme ce bivouac solitaire d'une nuit, près d'Andermatt, où des chamois sont venus s'installer près de moi, ou cette longue recherche de l'itinéraire sur l'immense

plateau du Finsteraarhorn couvert de brouillard. Chaque étape m'apportait un lot d'enseignements qui me seraient toujours précieux.

De retour, je subis à Lyon, en mai 1972, une nouvelle intervention pour ma main. Un chirurgien très compétent réussit à la récupérer définitivement, mais il m'impose un plâtre.

Un ami me propose pourtant de faire la traversée de l'Oisans. J'accepte, et c'est la main dans le plâtre que je pars avec lui. Evidemment, le plâtre s'est cassé en route. A cause de cela, je n'ai jamais pu retrouver l'usage complet de la main, ni toute sa sensibilité.

Des Terres Brûlées à la Tour Ronde, des petits couloirs des Menuires à la Grande Casse et à la traversée des Alpes, mon itinéraire m'a fait suivre un même chemin : celui du hors-pistes, de la randonnée et des couloirs, chemin de liberté et d'intensité, le seul qui m'ait jamais attiré, le seul qui me passionne. J'ai goûté à la compétition et, pour passer mes diplômes, je l'ai pratiquée avec une certaine assiduité. Mais sans conviction.

Du jour où Guy m'a emmené dans les Terres Brûlées, ma préférence n'a fait que s'affermir. Et quoi que j'aie pu faire, quoi que je fasse encore, c'est pour retrouver ma joie des Terres Brûlées que je l'ai fait ou que je le fais, pour retrouver ce que j'ai vécu là-bas à quinze ans. Bien sûr, cette émotion-là, je ne la retrouverai jamais dans toute sa pureté, dans toute sa délicatesse, mais je l'éprouve plus consciemment et avec plus d'intensité. Si la manière de percevoir ce sentiment a évolué, sa nature n'a pas changé : je poursuis sans cesse ces instants si lointains.

Il est des mots magiques. En alpinisme, *guide* est de ceux-là.

En 1969, quand je suis arrivé à Val-d'Isère pour enseigner le ski, j'étais encore victime, comme tant d'autres, du mythe du guide. Je ne pensais pas alors que je serais guide un jour, moi qui, à vingt-trois ans, n'avait jamais mis les pieds sur un rocher.

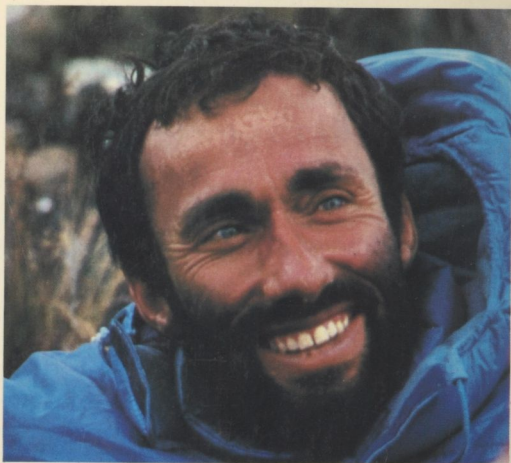
Au centre où je travaillais, j'ai été confronté à des guides et amené à discuter avec eux de leur métier. Certains — les entreteneurs de mythes, jaloux sans doute de leurs prérogatives et des capacités que supposait leur insigne — m'affirmaient que c'était une profession presque inaccessible, où il était très difficile de trouver du travail. D'autres, plus sympathiques, plus ouverts, me montrèrent le métier sous un autre jour. C'est cet autre son de cloche dont je me suis souvenu.

Quand j'ai commencé à parler de grimper, ces guides m'ont emmené faire de l'école d'escalade au Chevril, au-dessus du lac de Tignes. Débuts très cocasses. Je n'avais aucune notion technique et il me suffisait de voir un rocher pour que je veuille grimper dessus, plus ou moins n'importe comment, ce qui s'achevait souvent de la même façon : la chute. Un de mes gros défauts était de ne pas regarder au-dessus de moi : systématiquement, je me cognais la tête dans les surplombs. Peu à peu, j'ai acquis quelques notions, assez en tout cas pour imaginer ce que grimper voulait dire. Et l'idée de devenir guide a fait son chemin.

Dès le mois de juin, je prends la décision de m'inscrire l'année suivante au stage d'aspirant-guide à l'E.N.S.A.

Pour m'entraîner, je vais dans les Calanques. Là, j'ai véritablement appris à grimper. Parti avec un copain, je me suis vite retrouvé seul : le copain en question avait peur et





Né en 1946 dans la ville de Lyon, Patrick Vallença est considéré comme l'un des meilleurs skieurs alpinistes du monde.

Depuis la face nord de la Grande Casse en 1971, il a réalisé plus de trente premières, inscrivant à son palmarès les plus prestigieuses descentes des Alpes : couloir Couturier, face nord de la Meije, la formidable arête de Peuterey au Mont-Blanc, puis des Andes péruviennes : la face sud-est de l'Artesonraju...

En réalisant en solitaire de tels exploits, Patrick Vallença porte le **ski extrême** à son apogée, et l'inscrit au nombre des activités de pointe de l'alpinisme moderne : refus de tout moyen artificiel ; l'alpiniste face à la montagne avec ses seules capacités.

Dans une succession de chapitres tour à tour palpitants ou poétiques, alternant avec des descriptions techniques, Patrick Vallença nous révèle le cheminement qui, à travers la montagne, l'aventure, lui a permis de vivre des rêves d'enfant, et d'atteindre à un art de vivre.

Photos extraites du film « EL GRINGO SKIADOR »  
Jean Bouchayer (Chambéry)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00205893 3

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

